

La vie collective est étouffante

Patrick Modiano

Patrick Modiano était pensionnaire au collège Saint-Joseph de Thônes, en Haute-Savoie, lorsqu'il écrivit sur un cahier d'écolier ce texte, qui date de mai 1961.

VENDREDI 5 MAI

La vie collective est étouffante. Elle broie, abrutit complètement. Toujours les mêmes visages, les mêmes réactions chez les autres. Le contact que l'on a avec eux devient, à la longue, pénible.

Je crois que dans une collectivité comme celle du collège, il faut justement préserver sa personnalité, ne pas se laisser « envahir », rester intact. J'ai résolu ce problème par l'indifférence la plus totale à l'égard du collège, en dehors du travail scolaire.

Les professeurs ne sont pas partisans de cela et je les comprends. Pour eux, chacun doit rester dans le cadre de la collectivité, chacun doit prendre part à la vie collective. Il est hors de question de se « désolidariser ». « Malheur à celui qui fait passer son intérêt personnel avant celui de la collectivité » : tel est le principe communiste qu'ils adoptent, et qui doit s'appliquer à toute collectivité.

Je ne suis pas ennemi de la collectivité et j'admire ceux qui font peu de cas d'eux-mêmes et se sacrifient pour l'intérêt général. Mais la vie collective d'un collège est tout autre. Il n'existe pas cette vraie solidarité de gens qui luttent pour la même cause et qui sont prêts à se faire tuer les uns pour les autres. D'abord, tout le monde n'a pas le même âge : entre l'élève de philosophie et celui de septième, il y a sept ans de différence. Or l'élève de philosophie qui étudie la psychologie et la morale, mène exactement la même vie que l'élève de septième qui sait à peine lire. Il se lève, se couche à la même heure que lui, subit les mêmes sanctions disciplinaires, etc...

Comment sont les camarades de classe ?

L'un veut se faire curé. Il a été nourri depuis son plus jeune âge de principes catholiques, ses parents vont plusieurs fois à l'église la semaine. Peut-on vraiment parler de vocation ? Qu'a-t-il connu au juste de la vie ? Le collège et son village natal.

SAMEDI 6 MAI

Moi aussi, à ce compte-là, j'aurais voulu entrer dans les ordres. C'est un saint qui se prive pour les autres et qui croit que la méchanceté n'existe pas. Il veut être missionnaire. Il est toujours premier en classe. Il communique tous les jours.

Comment pourrais-je jamais être comme lui ? Pour avoir la foi, il faut se trouver dans un climat propice à cela, et au fond, c'est une question de circonstances. Voudrait-il se faire missionnaire si son père était inscrit au P. C. ?

Parmi les autres camarades, l'un se passionne pour le foot-ball, l'autre n'a pas beaucoup de caractère et ne s'intéresse à rien, un autre est vaniteux et s'imagine être le centre du monde (parce

qu'il n'a jamais souffert), un autre enfin est resté « petit moutard » et n'a aucune maturité. Il faut les supporter tous et quelquefois c'est dur.

Au long de ces jours de collège où il ne se passe rien, où l'on se couche et l'on se lève toujours à la même heure, je me familiarise avec l'ennui.

J'ai des camarades mais nous n'avons plus rien à nous dire. Nous ressemblons à ces vieux couples qui, eux aussi, se sont tout dit, et qui se disputent à longueur de journée, non pas qu'ils aient « mauvais caractère », mais parce que les disputes sont préférables au silence.

Au lieu de nous disputer, nous jouons aux cartes, nous critiquons tout ce qui nous entoure, et nous inventons des histoires sur nous-mêmes.

* * *

Avant hier, je ne sais pas pourquoi, quelque chose de triste m'est revenu à la mémoire.

J'étais en cinquième à ce moment-là, tandis qu'un élève qui s'appelait Lévy faisait sa troisième ou sa seconde. Il avait un numéro tracé sur l'épaule, souvenir du camp de concentration où il avait accompagné ses parents, parce qu'ils étaient juifs. Je me demandais même comment il avait pu survivre. Il devait être âgé de deux ou trois ans à cette époque-là.

Il bégayait, autre conséquence des mauvais traitements qu'il avait subis.

Un soir, il vient dans notre chambre, un livre de la Pléiade à la main. Je ne me rappelle plus le titre de cet ouvrage. Il était si enthousiasmé à sa lecture qu'il avait senti le besoin de faire part de son enthousiasme à d'autres. Il ne pouvait pas le garder pour lui-même. Il fallait qu'il l'exprimât à haute voix. Lévy nous expliquait donc, en bégayant, que le livre était « formidable », et il était très touchant d'entendre ces phrases maladroitement, ces mots qu'il avait de la peine à prononcer, et dont il se servait pour déverser le trop-plein de son enthousiasme de son cœur. Puis il nous quitta pour reprendre sa lecture. À peine avait-il fermé la porte que mes camarades imitèrent son bégayement et se mirent à rire. Je ne pouvais pas participer à leur gaieté et il me semblait que leurs éclats de rire sonnaient étrangement faux. J'étais ému par l'apparition que venait de faire Lévy et je pensais au petit numéro qu'il porterait toujours à son épaule. Je leur dis qu'il ne fallait pas se moquer de lui. Je n'avais pas fini de parler, que la porte s'ouvrit. Je restai pétrifié en voyant Lévy qui me regardait droit dans les yeux. « Merci, Modiano » me dit-il lentement ; et il referma la porte.

Je crois que ce « merci » me restera gravé dans la mémoire. Il est des tons de voix qui traduisent une détresse profonde, et ceux-là, on les oublie difficilement. J'entends encore l'ironie amère de ce simple mot qui exprimait, à lui seul, des tas de choses. C'était un terrible reproche de Lévy adressé à ce monde qui l'avait blessé dans sa chair et surtout dans son âme puisqu'il lui faisait subir la pitié des autres. Et je l'imagine, rentrant dans sa chambre, le livre de la Pléiade à la main, après s'être laissé entraîner par son enthousiasme, mais pour ne rencontrer finalement chez les autres que de la pitié.

LETTRE ADRESSÉE AU CORRESPONDANT DE P. MODIANO LORSQU'IL ÉTAIT ÉLÈVE AU COLLÈGE SAINT-JOSEPH :

Le Supérieur du Collège Saint-Joseph,

*inquiet de ne pas vous revoir
Patrick, vous serait reconnaissant
de lui envoyer de nouvelles; il
vous remercia et vous fut d'accord*

Tél. 66

THONES (Haute-Savoie)

*l'expression de ses sentiments
respectueux et dévoués.*

Jouy-en-Josas dans l'œuvre de Patrick Modiano

Docteur Jean Poucet

Ce texte est extrait de l'étonnant opuscule Jouy-en-Josas dans l'œuvre de Patrick Modiano (1992), auto-édité par le docteur Jean Poucet, médecin généraliste à Jouy, dont le cabinet était situé au 43, rue du Docteur-Kurzenne. Une rue dont le nom résonnera avec une certaine familiarité aux oreilles du lecteur de Modiano, qui en fut lui-même l'un des habitants dans les années 1952-1953, lorsqu'il vécut chez des amis de sa mère dans une maison sise au numéro 38. Il eut alors l'occasion d'être soigné par le docteur Poucet. Celui-ci revient dans son petit ouvrage sur la présence de Jouy-en-Josas dans l'œuvre de Modiano. L'extrait que nous en donnons est tiré du chapitre consacré à Remise de peine.

Remise de peine va révéler le fond de la personnalité modianesque, le noyau d'angoisse, cette attente permanente d'un événement imprévisible, incompréhensible aux enfants ; Modiano en 1988, à l'âge de quarante-trois ans réalise enfin le retour à cette rue du Docteur-Kurzenne, apparue déjà dans les ouvrages antérieurs, et devenue « du Docteur-Dordaine » à cette maison du 38, derrière le Temple, à cette « rue en pente » qui descend à la gare. Alors que la construction du roman sur le collège offrait des échappées successives dans les destinées des divers camarades de classe, avec des retours réguliers au centre du récit, cette fois toute l'action reste confinée dans le périmètre étroit de ce carrefour. Il faut rappeler que Modiano a vécu là quelques années, un peu délaissé par des parents fort occupés, seul avec son frère Rudy qu'il devait perdre un peu plus tard. C'est au frère mort qu'il a dédié tous ses livres jusqu'au huitième. Ensuite, on ne trouve plus cette dédicace, mais dans *Remise de peine*, il énonce, de manière nouvelle « mon frère et moi », utilise le « nous » et associe son frère à toutes les équipées juvéniles.

Les premières pages campent d'emblée le décor, par petites touches succesives, en courtes phrases dénuées de verbe : « Une maison d'un étage, à la façade de lierre... Derrière la maison un jardin en terrasse... Tout en haut du jardin, deux pommiers et un poirier... » Les souvenirs s'enchaînent puis disparaissent. Aujourd'hui, quarante ans plus tard, peu de choses ont changé. Le lierre de la façade a disparu, une glycine a recouvert la grille et de la rue, cette grille « repeinte, un jour au minimum » dont la couleur avait intrigué les enfants. De la fenêtre du premier étage on peut voir encore chaque année la kermesse dans la cour du Temple. Il faut choisir la rue du Docteur-Dordaine-Kurzenne, l'itinéraire modianesque en main, et retrouver un à un les éléments de ce décor de l'enfance.

Dans ce livre, qu'il nomme récit dans une récente notice bibliographique, Modiano utilise son propre prénom ou plutôt un diminutif qu'on lui donnait à l'époque, Patoche. Tout ce livre est une autobiographie dont les éléments sont encore dans la mémoire de ceux qui l'ont côtoyé dans cette période. On se souvient ici de ce trio féminin qui habitait le

38 de la rue du Docteur-Kurzene, d'une championne de ski dont l'auteur a sans doute fait une ancienne acrobate, de la vieille Mathilde qui logeait dans une annexe derrière la maison, et faisait des travaux de couture dans le quartier. Elle évoquait à mots couverts leur séjour dans une station de montagne, près du Vercors, pendant la guerre, dans ce milieu étrange où les miliciens de Darnand croisaient les résistants. Mais elle ne livrait pas ses secrets. Elle ne figure d'ailleurs pas dans ce récit. Mais par un curieux transfert, la mère d'Annie lui emprunte son prénom et occupe le même « *minuscule pavillon, au fond de la cour* » (p. 49). On se souvient aussi des automobiles de luxe, « les belles américaines », rares à cette époque, qui stationnaient devant la porte, mais aussi, un jour, de la voiture noire de la police, garée devant la maison, qui avait mis le quartier en émoi (p. 161).

Quelques personnages secondaires traversent ce récit et confirment le caractère autobiographique de cette part de l'œuvre. Il est fait peu d'allusions au père sinon à ses invitations à déjeuner à l'auberge Robin des Bois. Elle existe toujours, seule la galerie ouverte sur la rue, à l'étage, a été clôturée (p. 40, coll. Points). La mère de Modiano n'est citée qu'au début du livre : elle est absente effectivement, en tournée théâtrale, comme le signalent les premières lignes. Jamais plus il n'en parlera mais son absence pèse sur tout le récit.

De son séjour à la petite école Jeanne-d'-Arc, il garde le souvenir de la conversation en aparté entre Annie et la directrice « à la voix sèche » (p. 28 et suivantes), l'une des sœurs B. sans doute, qui dirigeaient ce pensionnat un peu archaïque où les blouses grises obligatoires, le mâchefer noir de la cour et les visages des camarades derrière les carreaux brouillés, induisaient une bien morne ambiance.

Au contraire, l'instituteur de l'école communale, M. Dumont, personnalité dont on se souvient, semblait aimer l'enfant et lui demandait chaque matin de lire un poème à la classe (p. 37).

Patoche rentrait de l'école avec le fils du fleuriste « *dont la maison était voisine de la sienne* » (p. 38). Ils resteront amis : on les a rencontrés dans le roman du collègue « *De si braves garçons* », en compagnie de la sœur, Martine, adulée des élèves.

Le marquis de Caussade¹, Eliot Salter, est sans doute un personnage de pure fiction, né de l'imagination des enfants. Son château qu'on appelle à Jouy, Le Petit-Bois, brûlé comme celui du Montcel en 1944, ne gardait plus que les ailes latérales, sans rien de ce corps central où les enfants imaginaient leur merveilleuse rencontre. C'était une aire de jeux où venaient les enfants du village. Blanche-Neige y conduisait naturellement ses deux protégés.

Extrait de Jouy-en-Josas dans l'œuvre de Patrick Modiano, Docteur Jean Poucet, 1992.

NOTE

1. Le marquis de Caussade n'est pas un être de pure fiction, comme le rappelle Alan Morris dans le présent volume. (NDE)

Certificat médical

Gaston Ferdière

Patrick Modiano rencontre Gaston Ferdière à vingt-trois ans, après la publication de son premier roman. Le psychiatre, connu pour avoir soigné Antonin Artaud, lui propose de venir le voir en consultation, intrigué par la personnalité du jeune homme. Il lui déconseille fortement de faire son service militaire, et lui fait passer une batterie de tests afin de voir son aptitude à aller sous les drapeaux. Ce texte est le certificat résultant de ces examens, il aidera Modiano à se faire exempter.

2.VI.70

DOCTEUR G. FERDIÈRE, *2e ann des Annales psychiatriques,*
3, RUE DU DÔME, XVI^E , certifié avoir examiné à
PARIS - 704-25-34
SUR RENDEZ-VOUS

Plusieurs reprises Monsieur MODIANO Patrick,
né le 30.VII.45, et avoir initié celui-ci à des
exercices psychotechniques réguliers pour avoir
conduire à une autre forme psychanalyse : il s'agit
en effet d'un sujet doué, riche de possibilités,
mais d'une personnalité tendant à se
structurer de façon névrotique - personnalité q. d.
l'aide des tests projectifs habituels (m.m.P.I.,
Rorschach, T.A.T., autres) me collaboration,
meille renseignements m'ont permis de préciser : anxiété

profonde à l'incertitude, de manque ;
agressivité - et besoin de s'identifier à
l'usage rationnelle idéale →, agressive à la
recherche de mécanismes de défense
publique ou privées de passage à l'acte.

Je ne peux que conseiller à mes collègues
militants un nouvel examen psychologique
avant de conclure à la possibilité de leur
engagement dans une mission.

A handwritten signature consisting of a large, stylized letter 'D' with a horizontal line extending to the right from its base.

2 juin 1970.

Le Docteur Fadière des hôpitaux psychiatriques,
certifié avoir examiné à plusieurs reprises monsieur
MODIANO, Patrice, né le 30 .VII. 1945 et
avoir incité celui-ci à des entretiens psycho-
thérapeutiques réguliers pouvant conduire à une
authentique psychanalyse : il s'agit en
effet d'un sujet doué, riche de possibilités,
mais d'une personnalité tendant à se structurer
de façon névrotique — personnalité qui à l'aide
des tests "projectifs" habituels (M.M.S.I.,

(RORSCHACH) Rorschach, T.A.T, —) ma collaboratrice,
M^{lle} Sergentet m'a aidé à préciser : angoisse
profonde d'incomplétude, de manque ; agressivité
— et besoin de s'identifier à l'image paternelle
idéale — agressivité d'ailleurs refoulée par
des mécanismes de défense phobique avec
craintes de passage à l'acte.

Je ne peux que conseiller à mes collègues
militaires un nouvel examen psychologique
avant de conclure à la possibilité de son
engagement dans la vie militaire.

Lettres

Janine Queneau

Patrick Modiano fait la connaissance de Raymond et Janine Queneau par l'intermédiaire de sa mère à l'adolescence. Raymond Queneau lui-même lui donne des cours de géométrie dans l'espace. Plus tard, il l'introduit chez Gallimard. Il sera, avec André Malraux, témoin à son mariage.

Dimanche, octobre 1966

Mon drôle de vieux Patrick,

En cherchant quelque chose sur Breton (qui a été un peu mon papa au temps jadis) voilà qu'au lieu de lui je tombe sur ton article qui m'a surpris le visage comme une bouffée inattendue d'air frais. C'est un genre de surprise qui console de bien des choses. Et même un peu rassure. Là dessus, comme c'était dimanche et qu'il était là, je porte l'article à Raymond qui le lit et se marre. On est déjà deux à te trouver du talent et une pensée originale, mais j'espère que ce n'est qu'un début. En tout cas tu m'as fait bien plaisir.

Je t'embrasse

Janine

P.S. : Raymond a lu mon mot et trouve que je l'ai trahi : il ne s'est pas marré, mais il trouve cet article très curieux. Cette fois c'est textuel. Mais si je devais refaire ma lettre tu ne la recevrais jamais.

* * *

Raymond Queneau

[1966 ou 1969]



Raymond Queneau

15 mars 1972

Mon cher Patrick

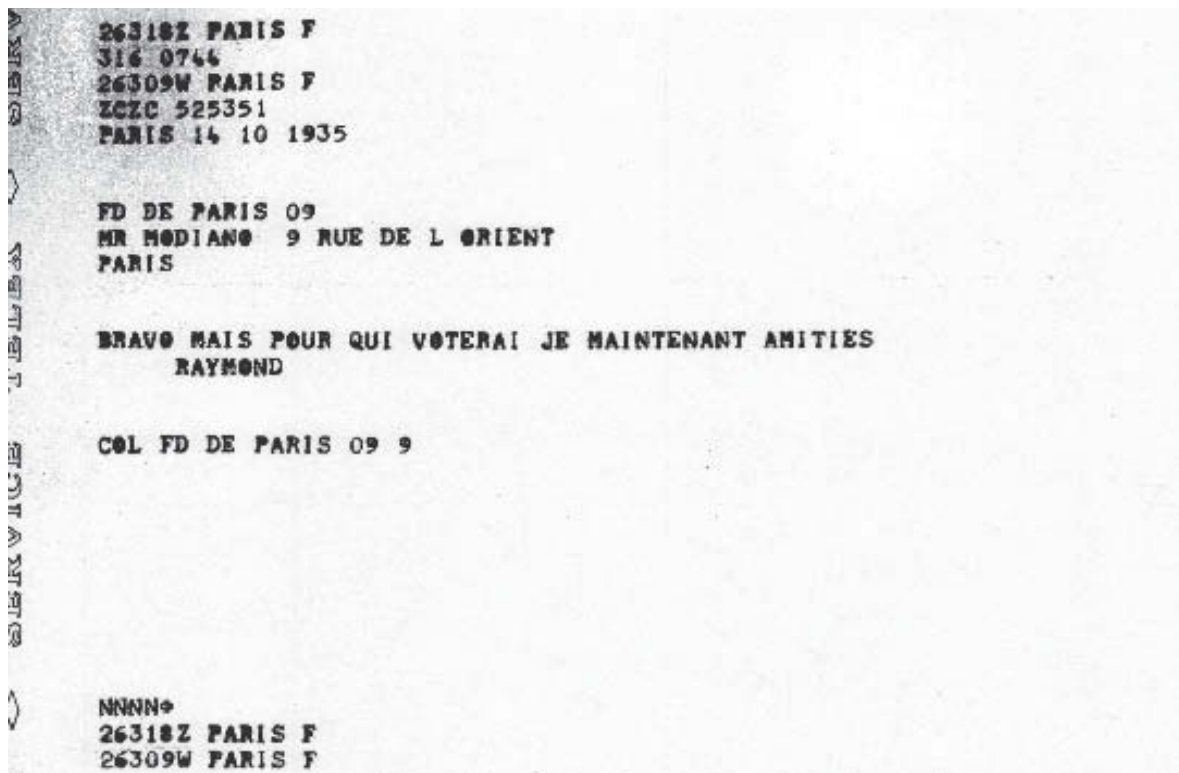
Un mot pour vous dire que les *Boulevards de ceinture* ne sont pas indignes de la *Place de l'étoile* et de la *Ronde de nuit*. C'est autre chose encore, malgré l'époque identique. Bref c'est très bien. J'en ai parlé très favorablement à Claude Gallimard, il y a huit jours. Depuis j'ai eu une bronchite, ce qui m'a empêché de vous écrire.

Avec toute mon amitié.

Queneau

* * *

[1972]



Télégramme de félicitations à l'occasion de la remise du Grand Prix de l'Académie française pour *Les Boulevards de ceinture*. Raymond Queneau, qui faisait partie du jury de ce prix, avait l'habitude de donner systématiquement sa voix à Modiano.

*De La Place de l'étoile
à Villa Triste (1968-1975)*

Entrer par effraction dans le château de La Belle au bois dormant

Patrick Modiano

En 1968, rien n'avait changé en France dans le monde littéraire depuis les années 1930. La plupart des critiques avaient débuté avant la guerre et il suffisait d'un ou deux articles pour attirer l'attention sur un nouvel écrivain. Ces articles mettaient souvent un certain temps à venir après la parution d'un premier livre, car les critiques ne lisaient pas un livre sur épreuves deux mois avant sa parution, comme aujourd'hui – mais quand il sortait en librairie. Les articles de critique étaient plus volumineux qu'aujourd'hui (souvent deux pages de journal) en raison de l'importance et de la diversité des hebdomadaires de la presse littéraire (*Les Nouvelles littéraires*, *Arts*, *Les Lettres françaises*, *Le Figaro littéraire*, *Le Monde des livres*, etc.). Pas d'émissions de télévision consacrées à la littérature : *Lectures pour tous* s'était arrêtée en 1967 et *Apostrophes* de Bernard Pivot ne commença qu'en 1975. Les écrivains des années 1920 et 1930 (Giono, Montherlant, Mauriac, Malraux, Simenon, Julien Green, Aragon, etc.) publiaient régulièrement et occupaient le terrain. Quelques dames jouaient encore le rôle de protectrices des arts et lettres, comme Marie-Laure de Noailles et Florence Gould. Bref, en mai 1968, un jeune homme de 23 ans qui venait de publier un livre, avait l'impression de s'introduire par effraction dans un château qui ressemblait un peu à celui de *La Belle au bois dormant*, tandis qu'éclataient à l'extérieur, les cocktails Molotov de la rue Gay-Lussac.

La Place de l'étoile

UN JEUNE HOMME DOUÉ

Emmanuel Berl

Depuis l'entrée retentissante de Le Clézio sur la scène littéraire, aucun jeune écrivain (il est vrai que je ne prétends pas les connaître tous) ne m'a paru plus « doué pour le style » que Patrick Modiano. Il a vingt et un ans : il a écrit à vingt ans *La Place de l'étoile* et y montre une telle maîtrise de son vocabulaire, de sa syntaxe, qu'on regrette parfois cette absence totale de gaucherie. D'ores et déjà, Patrick Modiano est en mesure de pasticher tous les auteurs qu'il déciderait d'imiter. On peut être un très grand poète, Baudelaire, Hölderlin, un très grand peintre, Van Gogh, Watteau peut-être, sans cette capacité qu'on voit chez Aragon, comme chez Proust, chez Balzac, chez Molière, sinon chez Corneille. Le talent naturel n'est pas tout, pour un artiste. On aurait tort, quand même, de croire qu'il ne compte pour rien.

La Place de l'étoile n'est quand même pas un exercice de style, mais plutôt le contraire. Et non pas un roman, quoi qu'en dise sa couverture, mais une nouvelle fantastique – à la fois un cauchemar et un cri. Le héros : Raphaël Schlemilovitch, quoiqu'il soit le surnom à peine déguisé de l'auteur – né lui-même en 1947, finit dans une clinique viennoise, soigné par Freud, en personne, auquel il dit : « Je suis bien fatigué, bien fatigué. » De fait, le travail de son livre ressemble beaucoup au « travail du rêve » tel que Freud l'analyse dans le difficile chapitre VI de sa *Traumdeutung*, « Condensation », « déplacement », « figuration » permettent à Schlemilovitch d'être à la fois l'amant d'Eva Braun, le camarade de Maurice Sachs, et un jeune juif de 1968 couvert d'or, comme Barnabooth, et menaçant des foudres de J.P. Sartre les universitaires bordelais, scandalisés par son inconduite. Il glisse dans le temps avec la même aisance que les héros d'Aragon et de Queneau.

C'est d'ailleurs cette combinaison hallucinée de 1967 et de 1942 – de « l'univers concentrationnaire » et de la « Société de consommation » avec ses hôtels, ses restaurants quatre étoiles qui produit l'effet hallucinatoire de ce livre bref et démesuré où le jeune juif, tiraillé de droite et de gauche, voyant s'effacer la destination du présent et du passé – de l'extrême malheur et de l'insolente prospérité, jusqu'à ne plus accepter de soins que ceux du D^r Bardamu Céline – découvre dans chaque duchesse une juive et dans chaque juive une duchesse, se croit torturé, en Israël, par les agents d'un amiral Levy, frère de l'amiral Doenitz, d'autant plus implacables qu'ils ont trouvé dans sa chambre des volumes de Proust et de Kafka, des reproductions de Modigliani et des Soutine – alors qu'il avait été choyé par les agents de Himmler et de Stulpnagel...

Dans ce cauchemar, c'est le commandant Bloch qui tue Schlemilovitch, rue Lauriston. Après quoi, ce sont les collaborateurs de Freud qui, dans la clinique de Potzleindorf travaillent à le guérir : « Il faut, à tout prix que vous compreniez ceci : le juif n'existe pas – comme le disent très pertinemment Schweitzer et Sartre – Vous n'êtes pas juif, vous êtes un homme parmi d'autres hommes, voilà tout, vous n'êtes pas juif, je vous le répète, vous avez simplement des délires hallucinatoires... une très légère paranoïa ».

L'influence de Céline sur Patrick Modiano est très sensible. On regrette d'ailleurs que Céline n'ait pu lire cette *Place de l'étoile*, probablement, il l'aurait aimée. Il n'aurait pu s'offenser de ce que Modiano voit en lui « le plus grand écrivain juif », lui qui regardait comme des auteurs juifs Racine et Mallarmé. Il voulait que le lecteur entende sans cesse sonner le tiroir-caisse de

l'émotion, il serait servi : colère, désir, dégoût, jactance, frayeur, à chaque page, à chaque phrase de *La Place de l'étoile* tinte une émotion, et même plusieurs.

Le talent de Modiano paraît indéniable. Qu'en fera-t-il ? Ceci est une autre histoire. Avoir du talent est, pour un artiste, un grand avantage. Encore faut-il le porter, et empêcher qu'il vous écrase. On n'y parvient pas toujours. Je crois bien qu'il a, lui aussi, ses inconvénients, et ne va pas, lui non plus, sans risques. Les dons de peindre semblent beaucoup plus évidents chez Rubens, chez Fragonard, chez Renoir que chez Van Gogh, chez Cézanne, peut-être même chez Piero della Francesca... Leurs tableaux, pour autant, ne valent pas moins. Beaucoup de fées se sont penchées sur le berceau de P. Modiano ; mais il est encore trop jeune pour qu'on pressente les obstacles que la fée Carabosse mettra en travers de sa marche. On souhaite qu'ils soient minces, et que Modiano les franchisse, sans encombre.

Article paru dans La Quinzaine littéraire, du 1^{er} au 15 juillet 1968.

LES VOIX DU MARÉCAGE

Robert Poulet

Toute la violence, toute l'incohérence, toute la confusion de notre époque, et spécialement de la jeunesse, se reflètent (en cassant le miroir) dans cette *Place de l'étoile* où un écrivain de vingt ans, prodigieusement informé, déploie en outre une cérébralité presque monstrueuse.

Le ton qu'il emploie, le genre qu'il choisit, n'ont rien d'original : c'est du Céline sans hoquet ; ce roman – qui ressortit plutôt à l'effusion hallucinatoire, comme les aveux d'un deminoyé qu'on vient de tirer de l'eau – prend sa source dans *Bagatelle pour un massacre*, cet absurde chef-d'œuvre qu'on n'ose pas rééditer, parce qu'il se rattache à des extravagances qui ne sont pas à la mode. Patrick Modiano, comme Louis-Ferdinand Céline, c'est de la littérature de vomissement. Un homme, sur lequel agissent les images d'un passé tumultueux et celle d'un avenir redoutable, est le siège d'une révolulsion intellectuelle qui répand devant nous le contenu de son esprit, mêlé à des sucs de corruption et de décomposition d'où s'élève une vapeur nauséabonde. Mais au milieu de la flaque tressaute la grenouille de l'ironie. Ce jeune homme se tord à la fois de douleur et de rire, assistant lui-même à la bizarre et dégoûtante mixtion que font en lui les éléments dont il devrait tirer sa « conception du monde ».

Disons tout de suite que ces éléments sont choisis exclusivement dans l'univers passionnel. Il ne s'agit ici que de ce qui échauffe, égare, emporte l'imagination, non de ce qui donne assurance et forme. C'est pour cela que *La Place de l'étoile* n'est pas une œuvre, mais la révélation d'un talent capable de reproduire une œuvre ; démonstration qui se déduit plutôt de l'écriture et de la composition (si chaotique qu'elles paraissent) que de l'inspiration elle-même, laquelle ne s'écarte pas des modèles connus.

Il y a vingt-cinq ans que les hommes de plume ont pris le pli de dénoncer ce qu'il y a d'insane, non seulement dans les événements de ce temps, mais dans le destin, mais dans la vie, séparés de leurs anciennes et vénérables justifications. Une telle idée glisse tout doucement au poncif, soit qu'elle conduise à des théories du type existentialiste ou « structuraliste », beaucoup plus arbitraires, plus mornes, plus stériles que les traditions qu'il s'agit, nous dit-on, de remplacer, soit qu'elle se contente de tourner en rond, avec des vociférations et des gesticulations qui, chez Patrick Modiano, hésitent entre le désespoir et le sarcasme.

L'essai-diatribes qu'il présente comme un roman est mis au compte d'un certain Raphaël Schlemilovitch dont la personne flotte à travers le temps et l'espace, tantôt « Juif collabo », tour à tour choyé et traqué par la police allemande, tantôt « play-boy », comme on dit aujourd'hui, gigolo cousu d'or, courant, comme on disait hier, de fête en fête. Pendant ce temps, tout ce qui s'est passé en ce siècle, et spécialement l'heur et malheur des Juifs, compose dans la tête du double personnage un mélange bouillonnant qui pourrait s'évaporer en galimatias, et qui se distille en bonne littérature.

Nous avons là, sous une défroque de « hippie » d'honneur, un artiste ou un artisan de classe, qui demeure respectueux de la syntaxe, attentif au vocabulaire, cultivé comme un fort en thème, et cependant plus hardi, quant à l'essentiel (qui est la liberté d'imagination, la puissance de création) que ses rivaux, tant chantournés qu'analphabètes. Dans les soubresauts de son délire contrôlé, discursif, notre grand ricaneur bouscule beaucoup de personnes honnêtes, profère quantité d'énormités, insulte tout le monde et soi-même. C'est un genre qui le quittera dès qu'il aura pris conscience de ses moyens, qui vont bien au-delà de ces impertinences.

Telle est la manière dont, à présent, les nouveaux venus dans les lettres manifestent leur auto-
monie mentale. Maurice Barrès, à vingt ans, taquinait finement Ernest Renan ; Patrick Modiano piétine furieusement Drieu, Céline, Sartre, Breton, Rebatet, Blum, Maurras, Brasillach. Ses facéties – qui substituent la massue au chassemouche – sont souvent de très mauvais goût. Il est fâcheux que, parfois, le tempérament commence au manque de tact.

Mais, ici, cela fait clownesque et puéril ; on croit voir se déchaîner contre les vivants et les morts un de ces bouffons aux allures inquiétantes. De temps en temps, on a envie de châtier le paillasse à coups de pantoufle, comme François Premier quant Triboulet passait les bornes. On se retient parce que le fou du roi ne jouera pas toujours son rôle de fou. C'est, au fond, un homme comme les autres, en un temps pas comme les autres. Ce qu'il dit, là, non sans divaguer énormément (en bon français), il le pense, il le redira demain, non comme un blessé qui fait hurler toutes ses plaies, mais comme un convalescent, puis comme un homme sain, autant qu'on puisse l'être de nos jours...

J'espère que Raphaël Schlemilovitch perdra ses complexes – que je ne veux pas nommer, de peur de les aggraver. Qu'il s'élèvera, pour juger le monde, au-dessus du monde. Sortir du chaos pour peindre le chaos : telle devrait être la devise des écrivains contemporains. Ils ont ainsi à se dégager, fût-ce de leurs passions, fût-ce de leurs griefs, sans perdre la chaleur du cœur et de l'esprit : alors seulement ils seront autre chose que des batraciens qui coassent dans un marécage. Du moins ce batracien-ci fait-il clairement entendre sa voix.

Article paru dans Rivarol, 13 juin 1968.

LA PLACE DE L'ÉTOILE

Jacques Bersani

« Avec la scandaleuse détermination d'un Genet se choisissant voleur et pédéraste, Patrick Modiano se veut Juif. Mais qu'est-ce qu'un Juif, sinon toujours un autre, sinon une image qui ne lui appartient pas, qui ne lui ressemble pas, sinon cette fiction que l'on insulte, torture et massacre sous le nom de Juif ? Se contenter d'être Juif, c'est accepter de ne pas être. Si je veux à la fois être et être Juif, si je veux enfin coller à ma condition et à ma peau de Juif, il me faudra donc, par tous les moyens, m'identifier à cette image qui m'est étrangère, à ce reflet où je ne me reconnais pas, il me faudra devenir moi-même l'auteur de cette fiction qui me condamne.

Absurde et rigoureux projet auquel on ne s'étonnera point que Patrick Modiano ait donné la forme, précisément, d'une fiction.

Au hasard d'aventures très évidemment invraisemblables où se télescopent les personnages, les époques et les lieux, un héros très évidemment imaginaire tente, nouveau Juif errant, de retrouver le Juif perdu. Ce sera, si ce n'était qu'une allègre, « hénéaurme », irrésistible farce, un récit-bouffe à la Voltaire, une sotie-massacre à la Gide ? Grottesque défilé de gueules et de gloires, croquis, pastiches, saynètes d'une infaillible et jubilante férocité, voici, revisitée, ressuscitée, toute l'histoire, voici incarnée, mimée, toute la mythologie de l'antisémitisme. Il s'agit, il ne s'agit pas d'une satire.

Raphaël Schlemilovitch a beau manier tour à tour et avec une égale maîtrise la trahison et la provocation, la subversion et la surenchère, il a beau se plier, inlassable, insaisissable Arlequin, à toutes les postures que l'on exige de lui, multiplier les pirouettes et porter tous les masques, il n'échappera point au jeu sans issue, au jeu sans fin du Juif et de son double. Le défilé piétine. La parade s'éternise. Les mêmes visages apparaissent et reparaissent, les mêmes figures se forment et se reforment, jusqu'au malaise, jusqu'à la nausée. Au fil rompu des pages, le livre entier s'organise, fonctionne à la façon de ces jouets désuets dont le père de Raphaël s'obstine à tenir boutique. Kaléidoscope du désespoir, cauchemar monotone où les fantômes se font plus obsédants, plus terrifiants encore de n'être que des fantoches, « passion » sacrilège et dérisoire que la mort, suprême pitié, couronne mais n'achève point. Ce sont des Israéliens, de durs, purs et sûrs « sabras », qui tireront les larmes aux yeux, sur l'encombrant martyr. Rue Lauriston, bien sûr, et le martyr, bien sûr, ressuscite. Ainsi tourne le manège. Ainsi se dit, se contredit et se redit un étrange monologue, malséant et malsonnant, dont le terrible pouvoir d'ironie fait songer, ce qui n'est pas le moins ironique, à Céline. Pour son premier roman et pour ses vingt ans, Patrick Modiano a su nous atteindre à la place même où se portait l'étoile, en plein cœur.

Article paru dans La Nouvelle Revue française, septembre 1968.

La Ronde de nuit

LA NUIT DE PATRICK MODIANO

Robert Kanters

Voici le second court roman d'un écrivain de vingt-deux ans, M. Patrick Modiano. Le premier, *La Place de l'étoile*, a été fort bien accueilli et a reçu deux récompenses secondaires, le prix Roger Nimier et un prix Fénéon. On parle officiellement de celui-ci, *La Ronde de nuit*, pour les plus importants des prochains prix de fin d'année. Tout de suite après les fêtes, nous nous penchons sur le berceau de ce grand garçon évidemment doué pour savoir quels dons lui ont été prodigués et ce qu'il va en faire. Il se lance librement et seul dans la carrière littéraire, et ses livres ne se hérissent pas de difficultés techniques calculées pour effaroucher le lecteur. À n'en pas douter, et même si on est tenté de faire des réserves de détail, il écrit généralement bien, d'une manière grave, ou plutôt avec une sorte de tension tragique qui fait bien augurer de son sérieux.

Ce que l'on remarque d'abord, ce qui est le plus visible, mais peut-être pas le plus important, c'est que ce garçon de vingt-deux ans prend ses sujets et plante ses décors dans les années qui ont immédiatement précédé sa naissance. *La Place de l'étoile* jouait sur la place de l'étoile jaune sur la poitrine du juif pendant l'Occupation et sur l'existence à Paris, à proximité de la place célèbre, d'une officine de tortionnaire. Le récit tournait au long cri de protestation contre l'antisémitisme, ou plutôt contre la sanglante discrimination raciale de l'homme par l'homme, au point d'être à la limite une sorte de grand cri de honte, alors que, né après l'événement, le jeune écrivain pouvait à la rigueur s'en laver les mains. *La Ronde de nuit*, cette fois, est un récit des luttes acharnées sous l'Occupation entre réseaux de Résistance et officines de basse police. Mais que vous soyez friand ou lassé de cette littérature, attendez, il s'agit d'autre chose aussi.

M. Patrick Modiano évoque donc le Paris de l'Occupation, ses modes, ses manières, ses chansons, ses habitudes dans le monde où se cotoyaient les trafiquants et la pègre. Son héros, jeune homme passablement dégagé des événements, est embauché un jour par hasard, à la terrasse d'un café, par une officine de police privée qui devient bientôt, square Cimarosa, un service de répression du terrorisme commandé de loin par la Gestapo. On lui demande de s'infiltrer dans le réseau de Résistance du lieutenant Dominique ; il y réussit, et, dans ce réseau, on lui demande de s'infiltrer dans le service du square Cimarosa, ce qui ne lui est évidemment pas difficile. C'est une sorte de vaudeville sinistre : va-t-il, à la demande du lieutenant du réseau des Chevaliers de l'ombre, descendre le Khédive et M. Philibert square Cimarosa ? ou dénoncer à ceux-ci les membres du réseau ? Il choisira finalement de trahir les benêts idéalistes du lieutenant, puis de passer pour traître aux yeux des bourreaux et de se faire exécuter par eux, à moins qu'à la dernière minute il ne lui reste la dérisoire liberté de jeter sa voiture contre un arbre pour leur échapper.

À ce niveau-là, cela ne va pas sans faiblesses. On pourra reprocher à M. Modiano des négligences d'écriture, des artabanismes ou des clichés, des concordances de temps douteuses, des inadvertances qui montrent qu'il ne connaît pas assez la vie des Français sous l'Occupation ou le livre de M. Amouroux qui s'en fait le chroniqueur *a posteriori*, la tour Eiffel prend des libertés avec le *black-out*, la présence de touristes anglais dans un théâtre à cette époque est saugrenue,

etc ; enfin, dans l'agencement de son intrigue, notre auteur se permet des facilités qu'on n'accepterait pas dans un roman d'espionnage ou ne lésine pas sur certains détails ; malgré l'énorme publicité que la grande presse fait à la drogue pour le moment, je me demande encore s'il est bien vraisemblable qu'au cours d'une soirée une dame s'injecte d'un coup trente centimètres cubes de morphine ?

Mais ce sont là des bavures que M. Modiano effacerait sans peine ou qui auraient disparu si son éditeur disposait d'un lecteur-correcteur. En fait, ce Paris de la guerre et de l'espionnage, M. Modiano ne veut pas lui donner une valeur obsessionnelle. Ce qui le touche, me semble-t-il, dans ce Paris-là, ce n'est pas sa signification politique ou historique, mais sa valeur de dernière en date des figures dangereuses et héroïques des *Mystères de Paris*, avec ses maquisards ou ses mohicans. C'est le Paris de l'ombre qui enveloppe cette *Ronde de nuit*, c'est sa valeur obsessionnelle qui explique les retours et les répétitions presque cycliques du récit qui semble parfois, comme dans une ronde, revenir sur ses pas. Et de même que dans un beau livre récent, M. Henri Bonnier n'hésite pas à charger d'une valeur autobiographique la figure enfantine qui apparaît au centre de la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, je me demande s'il ne faut pas s'attacher surtout à la figure du romancier-narrateur qui fait sa ronde entre Passy et Vaugirard, en métro, allant sans cesse des truands aux victimes et des victimes aux truands.

DEUX ANS POUR TROIS SIÈCLES

Ce qui donne force et gravité à la voix de M. Patrick Modiano, ce n'est pas l'évocation d'années terribles, c'est peut-être la détention de quelque terrible secret d'un autre ordre, le poids (il parle quelque part d'une manière curieuse et un peu anachronique d'apesanteur) de quelque culpabilité. Le problème qui est au centre du livre est-il, comme on le suggère, le problème de la trahison et du martyr expiatoire ? Ce qui frappe surtout, c'est au contraire une certaine facilité, une certaine désinvolture à être traître. Le narrateur ne se pose guère de problèmes, sauf des problèmes de moyens, il ne se réfère à peu près jamais à des valeurs morales ou idéales, sauf dans la mesure où le terme de « donneuse » le gêne. Les personnages tarés, les truands de M. Modiano sont de détestables truands un peu conventionnels. Ses résistants sont des nigauds. Il ne s'agit pas, bien sûr, de les renvoyer dos à dos, mais la trahison du personnage central ne tient pas à une idée politique ou nationale. Elle est peut-être moins goût de la trahison que goût de la faute.

À chaque instant dans ce Paris de la nuit où il tourne en rond, ce sont des figures criminelles qu'il croit distinguer sans souci de la chronologie, Weidmann, le docteur Petiot, Landru, et il s'identifie lui-même au fils de Stavisky, dont le suicide fut peut-être ambigu lui aussi. L'ambiguïté est volontairement soulignée dans la figure du héros : son pseudonyme dans la Résistance est Lamballe, et il fabrique lui-même le piège où il sera pris en faisant croire aux hommes de la Gestapo que le mystérieux Lamballe est le véritable chef du réseau. On pense un peu au nommé Jeudi du cher Chesterton, chef de bande et chef de police à la fois.

En même temps, ce personnage central reste un peu schématique. Nous ne savons pas grand-chose de son passé, nous ne lui connaissons qu'une passion positive centrale et, à la lettre, puérile, sa passion pour sa mère. En dehors de cela, ce très jeune homme, dans un milieu de déplorable facilité, n'a pas d'histoire d'amour ou de sexe. Il est neutre. Son affaire de cœur, ou sa B.A., qui revient assez souvent, c'est de protéger comme des enfants deux gentils et pittoresques vieillards, Coco Lacour et Esmeralda, perdus dans ces temps difficiles : mais nous pouvons nous demander si ces deux personnages ne sont pas des personnages imaginaires qui font partie du rêve obsessionnel du Paris sous l'Occupation, et, mieux encore, si le narrateur ne rêve pas qu'ils existent pour pouvoir rêver de les trahir. Il y a de la cruauté chez ce jeune homme, mais une cruauté qui n'hésite pas à se retourner contre lui-même par autopunition.

À mes risques et périls, ce que je voudrais suggérer, c'est que les deux ans qui séparent la fin de la guerre de la naissance de M. Modiano jouent un peu le rôle des trois siècles qui séparent la chute de Troie d'Homère. Le Paris de la guerre ne lui fournit que le cadre et la matière extérieure de ce qui sera sans doute, même s'il ne le sait pas encore tout à fait lui-même, la confession essentielle de toute sa vie d'écrivain. Complexe d'Oreste ou d'Électre peut-être, du récit sans cesse repris de quelque lutte avec l'ange. Ce qu'on peut craindre pour lui c'est de le voir verser dans la brillante facilité et utiliser décorativement des décors. *La Ronde de nuit* n'est pas un grand livre, ce n'est peut-être même pas un grand livre de jeune homme, des maladresses, des passages à vide y sont sensibles. M. Modiano, avec son talent d'écrivain et de narrateur, passera sans doute au récit d'aventures tout à fait différentes, à l'étonnement ou à la déception des nigauds, il écrira de meilleurs livres. Mais que très jeune, il ait le pressentiment de ce qui pèsera le plus lourdement sur sa vie et entreprenne déjà de le dégager, c'est ce qui lui fait honneur, lui vaut une place à part à côté des jeunes écrivains et confère à ce livre une vertu qui n'est pas seulement littéraire.

Article paru dans Le Figaro littéraire, 27 octobre - 2 novembre 1969.

Villa Triste

UN NOUVEL « ÉTRANGER »

Bertrand Poirot-Delpech

Au fond, ce qui étonne le plus le public, chez les artistes, c'est leur pouvoir de contrefaçon. Au théâtre, c'est que l'actrice qui pleure, ils l'ont bien vue à la jumelle, ait de *vraies* larmes. En littérature, c'est que Flaubert, *pourtant* mâle devant l'état civil, « bovarise » lui-même au point de se faire femme jusqu'aux entrailles. D'où l'exclamation éberluée : « Où donc vont-ils chercher tout ça ! »

Cet étonnement a dominé, et déformé, le succès de Patrick Modiano. Enfin quoi ! ce jeune homme était né en 1947 – sans triche possible, à voir ses rares photos de grand adolescent tombé du train, – il était juif de surcroît, cela du moins ne s'invente pas, et voilà qu'à chaque livre il nous replongeait de l'intérieur dans l'occupation allemande, les descentes en « traction avant », la rue Lauriston, Lily Marlène et semelles de bois, avec une précision et des nostalgies cyniques de vieux gestapistes sur le retour ! On a fini par lire *La Place de l'étoile* (1968), *La Ronde de nuit* (1969) et *Les Boulevards de ceinture* (1972) en comptant sur ses doigts – non, décidément, il n'était pas né ! – ou en colportant n'importe quoi : « Traumatisme classique : il paraît que son père était bien juif et collabo... Il y en a eu ! »

Faut-il que les droits de l'imagination sur l'histoire fassent peur pour qu'on leur préfère de telles sornettes. La participation de Modiano au scénario de *Lacombe Lucien* a soulagé les plus bornés : ils étaient au moins deux, avec Louis Malle, à témoigner de ce qu'ils n'avaient pas vu ! Comme si l'art ne s'était pas toujours permis ces intuitions rétrospectives ! Comme si les enfants d'après Vichy n'avaient pas l'occasion de se documenter – et le droit de savoir !

Villa Triste va conforter ce soulagement. Parce que, au lieu de truands pendant la guerre, il est question de saltimbanques vers 1960, les calculs vont aller bon train : « *60 moins 47, bien sûr, c'est jeune pour aimer d'amour, mais Radiguet avait à peine plus dans le Diable au corps... un gosse précoce, sans doute... une star, dans un palace...* » Ouf ! l'auteur, cette fois, a presque « pu vivre » ce qu'il raconte !

Calcul stupide, car, à leur façon, la ville d'eau savoyarde et les années 60 restituées ici sont aussi irréelles que la pègre milicienne des précédents romans. Non pas irréelles au sens où elles n'ont pu exister, mais au sens où le narrateur leur reste étranger comme dans certaines scènes de cauchemars où le dormeur se cherche en vain lui-même. On souhaite que cette ressemblance de thème dans la dissemblance des cadres aide à comprendre enfin où nous emmène, en tremblant, Patrick Modiano : aux lisières de ce que le monde adulte représente pour un enfant et les sociétés assises pour un émigrant, le nez collé à la vitre de cet univers de fantoches criards sur fond de ruines rococo, et bien incapable de nous dire – c'est même pour cela qu'il écrit des livres – s'il savoure ce guignol crépusculaire ou s'il le vomit.

Donc, une station thermale. Évian ? Aix ? Un lac, en tout cas, ouvert sur les montagnes suisses et les mystères de la Mitteleuropa. Mais seul compte que ce soit un lieu de passage, que casinos, hôtels et villas suintent, de toutes leurs vérandas fêlées, la vaine prétention de marquer son temps, et que les curistes aient des amusements niais de derniers témoins.

Ce que le narrateur vient faire là, on ne le dit pas au juste. Mais sait-on jamais pourquoi on s'arrête ici et pas ailleurs quand on vient, comme lui, de nulle part ? Vingt ans après, la Savoie est à ce jeune sans-patrie, apparemment menacé d'envoi en Algérie, ce que le port de Lisbonne était aux émigrants de 1940, parmi lesquels des enracinés comme André Maurois attendaient, eux aussi, sur un quai.

C'est le luxe des errants de broder autour de leur image : le nôtre se donne un père intime de Farouk, une mère morte en avion, des tantes mannequins, un titre de comte russe, et un avenir dans... le roman policier. Les gens qu'il fréquente sont ceux qui ne demandent qu'à croire ce genre de choses, parce qu'ils s'en inventent tout autant.

Il se tient en effet à l'écart de la bourgeoisie locale, coupée de la « station » et qui l'écœure, avec ses notables à blaser, ses filles bronzées, et ses tennis bien gardés. D'instinct, il est attiré par les autres parias que sont les marginaux sexuels ou les comédiens, tout comme il était fasciné jusqu'ici par les requins de l'Occupation, non pour eux-mêmes mais pour leur vacuité d'inclassable. Pédéraste et vaguement barbouze, le docteur Meinthe et ses cinéastes ratés ou ses voyous skieurs rejoignent la cohorte de lopettes à vêtements criards où l'auteur s'est toujours taillé, avec un dégoût attendri, ses figures paternelles.

De mère, il n'était pas question jusqu'ici. Le héros « modianien » était un orphelin recueilli par sa grand-mère et que son père oublie entre deux visites, quand il ne le compromet pas ou ne le pousse sous le métro. La vraie nouveauté de *Villa Triste* n'est pas d'arracher le narrateur à l'obsession de la dernière guerre, mais de lui offrir un premier vrai recours féminin.

Bien qu'elle ne soit pas sa mère par le rang, l'amie de Meinthe, dont il s'éprend, en joue le rôle. Indépendamment de ce que les deux histoires se passent dans une cure thermale et que leurs auteurs ont travaillé ensemble par la suite, l'amour décrit ici évoque souvent *le Souffle au cœur* de Louis Malle, par ses complicités et ses effleurements. Le hasard ne veut-il pas qu'il la retrouve dans des hôtels où il rencontrait son père, et que le souvenir de ce dernier l'y poursuive d'une « terreur inexplicable » ?

Si cet inceste peut se discuter, un autre les lie plus évidemment : celui de frère à sœur dont Nabokov dit qu'il teinte toute passion entre exilés. La fantasque Yvonne n'est pas seulement hongroise d'origine, elle est comédienne, c'est-à-dire, comme le héros, sans identité ni domicile fixes, et préférant l'argent liquide aux comptes bloqués. Qui plus est, elle n'a pas obtenu le semblant d'intégration que donnent les réussites de star : second rôle d'un fim inaperçu, elle ne s'illusionne même plus sur son destin, réduite à mendier des brevets d'élégance à la bonne société savoyarde, sur le capot d'une vieille Dodge rafistolée...

Yvonne n'est pourtant pas sans attache avec la communauté française établie. Son père a beau avoir disparu après ses ennuis pas clairs, dans une affaire de surplus américains, sur les boulevards de ceinture – ce qui en fait une sorte de mètèque d'honneur et le sauve d'une certaine façon, – c'était un petit-bourgeois bien typé, avec verres incassables, *westminster* [sic] détraquée et peur des mœurs d'artistes. La preuve nous en est donnée par un dîner chez son frère, où culminent le réalisme suggestif du livre et son charme de l'ambiguïté.

Tout le mystère et le talent de Modiano viennent, en effet, une fois encore, de ce qu'il n'a pas choisi entre l'amour et la haine dans « l'intérêt qu'il portes aux familles françaises ». Contrairement à d'autres « résidents » sarcastiques comme Rezvant ou Nelly Kaplan dans son film *La Fiancée du pirate*, son mépris pour « ce sale petit village français de merde » se nuance d'indulgence devant des « noms suaves comme Coudreuse ou Gerbault. » Il ne sait toujours pas s'il trouve le bruit symbolique des balles de tennis « idiot et monotome » ou « feutré et rassurant. »

Cette attirance-répulsion se retrouve jusque dans le beau titre du livre, et dans ce qu'il figure : une villa d'emprunt ni française ni bourgeoise sans être le contraire, hideuse mais émouvante, glaciale mais chaude, où, avant de se quitter et à défaut de former jamais le couple Remarqué-Paulette

Godard ou Millier-Monroe, le narrateur et son Yvonne auront connu, au milieu d'appels téléphoniques indéchiffrables comme tous les propos d'adultes, à quatre pattes tels des enfants, quelques « répités bienheureux » : un peu de la « mélancolie portugaise » qu'on prêtait à certains Habsbourg...

On a beaucoup parlé de Nimier à propos de ce refus de grandir, dans des maisons vides. L'époque où se situaient les précédents livres de Modiano y incitait. Mais c'était oublier que l'auteur des *Épées* et du *Hussard bleu* était un exilé de l'intérieur, attaché à son pays sinon à sa classe, demi-solde et non apatride. Quand nous quittons le héros de *Villa Triste*, ce n'est plus qu'une silhouette minuscule sur un quai de gare.

Il s'en est peut-être fallu d'un demi-siècle que Modiano ne chérisse intarissablement notre société de cures thermales sur le déclin. Mais il s'est passé entre-temps des choses qui rendent méfiant et silencieux : sa famille brûlée et les Guermantes à Vichy, qui sait si Proust n'aurait pas eu le lachisme de Charlot dans *l'Émigrant*?...

Ou l'économie de Modiano. Une corniche écaillée de casino lui suffit pour évoquer tout le clinquant condamné d'une ville d'eau. Un stupide concours d'élégance, et c'est tout l'Occident marchand de rêves qui se ridiculise. Une couleur vive de vêtement, et les personnages imposent leur vérité, tel le paternel docteur Meinthe, être perdu et éperdu comme on n'en croise que dans les romans accomplis.

La réussite ne porte pas seulement sur l'art de regarder, partagé, comme l'auteur tout entier, entre l'ironie et la tendresse. La notation intime ou moraliste est d'autant plus frappante qu'elle est rare : « *Il y a des êtres mystérieux, toujours les mêmes, qui se tiennent en sentinelles à chaque carrefour de notre vie* ». « *Ce qui nous rend la disparition d'un être plus sensible, ce sont les mots de passe existant entre lui et nous, et qui soudain deviennent inutiles et vides...* »

Patrick Modiano est un des seuls écrivains d'après 1968 qui n'aient pas cru malin de remplacer la netteté héritée par des acrobaties formelles. Ayant quelque chose à dire, il avait mieux à faire. Il l'a fait, admirablement, et son personnage d'éternel intrus consolé dans l'acuité classique à quelque chose, à trente ans de distance, d'un nouvel *Étranger*.

Article paru dans Le Monde, 5 septembre 1975.

LES PASSÉS DU FUTUR

Michel Cournot

Patrick Modiano n'est pas « rétro » : il montre comment l'insecte de l'amour mange le temps dans tous les sens.

On me dit au journal que le nouveau livre de Modiano est déjà « retenu » par un autre critique que moi. J'aimerais que l'on me permette de dire quand même, en peu de mots, mon sentiment sur ce livre, qui m'a beaucoup touché.

Il y a dans ce livre une chose attachante, c'est que le temps n'y est pas arrêté. J'ai entendu dire plus d'une fois que Modiano était « rétro ». Ce n'est pas vrai. Il n'est ni « rétro », ni « anticipo », il ne se situe ni en aval ni en amont, le temps chez lui est le fleuve dans son ensemble, qui va, qui vit,

qui tout au plus accuse une tendance à l'inondation : le lit du fleuve a été un peu déplacé, dans ce nouveau lit l'eau coule vite, et tout autour il y a des nappes d'eau calme, qui trompent.

Certes l'histoire de *Villa Triste* se situe surtout pendant la guerre d'Algérie, à la frontière suisse, dans une petite ville française où un garçon est venu se planquer. Mais il y a souvent, dans la perception de cette petite ville, un mirage : nous avons, voici un instant, les yeux dessus, nous touchions ses arbres, à ce moment-là, les façades de ses cinémas, et nous sentons que notre perception n'est plus directe mais réfractée, nous percevons cette ville dans un miroir un peu éteint, ce miroir c'est le passé, un autre passé, et la lecture continue et la perception redevient immédiate, le temps a changé mais soudain, à très peu de chose, un détail qui passe, nous découvrons que, pas du tout, nous sommes cette fois bien plus tard, des années plus tard, aujourd'hui, demain, les deux à la fois.

LA PIERRE À AIGUISER

Ce qui est frappant, c'est que rien là-dedans n'est théorique, intellectuel. Modiano n'est pas un mécanicien des lettres qui agencerait son récit dans des perspectives temporelles voulues. Son livre est modeste, timide, prend des allures de roman de mœurs, la voix est assez retenue et monotone, ce sont juste les harmoniques lointaines de cette voix qui sont très belles, et cet entrelacement des temps du récit va ici de soi, est comme organique, spontané. Passé, présent et avenir se tournent autour ; c'est comme ça, on n'y peut rien. Alors la moindre chose que décrit Modiano ne reste plus dans son coin, elle déborde partout comme la nappe de l'inondation, le lecteur sent pour une fois directement de quelle manière les faits, au lieu de défiler garde à vous dans un espace circonscrit, compté, comment les faits refusent de passer, comment ils s'accrochent, comment aussi ils enjambent, réapparaissent ou s'installent, on voit avec Modiano pourquoi la vie est si longue, pourquoi elle est si courte, pourquoi elle est pleine de trous, de vides avec des trop-pleins, et encore une fois cela est beau parce que c'est dit par Modiano sans application apparente, avec la désinvolture d'un type qui en sait trop, qui préfère se taire, qui parle d'autre chose.

C'est pourquoi le livre de Modiano n'est pas une suite d'attendrissements sur des souvenirs. Le souvenir chez Modiano n'est pas du souvenir. On dirait plutôt un changement du terrain. Il retourne la terre, c'est ça. Mais il ne regarde pas ce qu'il ramasse dans sa pelle. Il retourne, il retourne. Un secteur du territoire est transformé de fond en comble, une comparaison se fait avec les autres secteurs, qui, du coup, changent de caractère. L'humus ancien, que Modiano a fait passer par-dessus, est devenu nouveau, et les autres champs, neufs de l'an dernier, ont pris un coup de vieux. Le souvenir est donc, chez Modiano, très actif et prospectif, il fait penser aussi à une pierre de touche, et à la pierre sur laquelle on aiguisé la pelle, pour qu'elle creuse. Et, là aussi, rien de doctrinal : une fichaise plutôt, un négligé, mais quelle justesse de cœur !

Villa Triste raconte surtout l'histoire d'un amour violent entre une jeune fille qui vient de jouer dans un film et ce garçon qui se planque pendant la guerre d'Algérie. Modiano, là aussi, est très réservé, et la personne de cette jeune fille est souvent cachée par d'autres personnes, ou des objets, des maisons. Cet amour s'interrompt brusquement et l'on dirait presque qu'il commence à la seconde où il prend fin. Invisible, cet amour se met à manger la vie, comme un insecte dévore une planche, et le livre de Modiano et aussi le travail de cet insecte, qui poursuit dans le noir sa destruction. Mais cet insecte est doux, courtois.

Il y a bien d'autres choses dans ce livre de Modiano, qui n'appartient pas à la famille d'œuvres qui d'habitude m'alertent ; qui est plus bourgeois, plus rive droite, mais justement. Sur un ton détendu, pour un peu enjoué, Modiano trace par l'écriture des sillons neufs, dans des zones on ne peut plus sensibles, et il met au jour des trésors tragiques. Je crois qu'il faut attendre beaucoup de Modiano, et ramasser déjà ce qu'il a découvert, et l'interroger longuement.

Article paru dans Le Nouvel Observateur, 1^{er} au 7 septembre 1975.